

—Écoutez-moi, Léon, il faut que moi aussi je vous parle franchement. Oui, j'aurais dû depuis longtemps vous avertir qu'un mariage entre nous est impossible. Si vous m'aimez, de mon côté j'ai... de l'estime pour vous, et je ne pouvais me résoudre à vous causer cette peine. J'ai manqué à mon devoir, et je me le reproche.

—Je ne comprends pas. Vous m'aimez, Marguerite, oui, mon coeur me le dit; votre père, j'en suis sûr, sera heureux de cette union. Quant au mien, j'ai son consentement. Que faut-il de plus, puisque vous m'aimez et que je vous aime?

A ce moment, un bruit du dehors fit tressaillir la jeune fille. Des pas lourds et mal assurés faisaient crisser sur le perron la neige gelée.

La porte s'ouvrit, et dans le vestibule qui donnait sur le salon, un homme entra en titubant, et s'affala sur le parquet. Au bruit de la chute, les jeunes gens accoururent, avec un serviteur de la ferme.

Le père de Marguerite — c'était lui cet homme ivre — essayait avec peine de se remettre sur ses jambes. Léon l'y aida et conduisit le malheureux dans la chambre qu'on lui désigna; puis il rentra au salon, très confus pour son amie, embarrassé et n'osant regarder la jeune fille.

Celle-ci au contraire avait comme été ranimée par cette scène pénible. Pâle d'émotion et de douleur, mais la voix vibrante d'indignation et de colère contenue, elle dit :

—Vous savez maintenant ce qui rend entre nous un mariage impossible.

Léon baissa la tête sans répondre. Il sentait bien ce que la jeune fille n'osait ajouter par délicatesse.

C'était chez son père, Pierre Darbois, que le père